

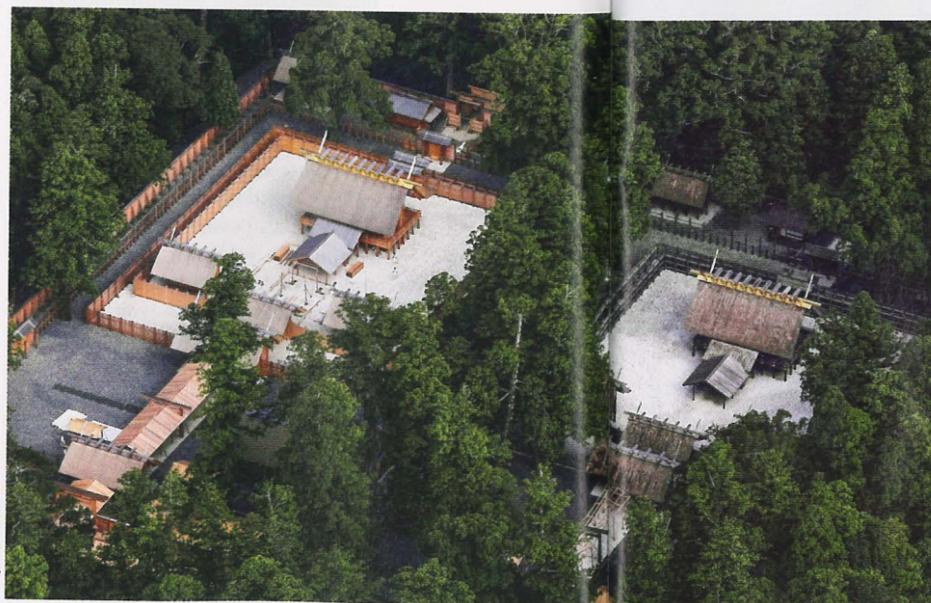
Procession impériale de prêtres shinto lors de la cérémonie Shikinen Sengu. Ils transportent les attributs sacrés vers le nouveau temple d'Isé (ci-contre).

Vue aérienne du sanctuaire extérieur (Geku) du complexe d'Isé. À gauche, l'édifice reconstruit, à droite l'ancien (ci-dessous).

JAPON

L'impossibilité d'une ruine

Au pays du Soleil-Levant se renouvelle un rite curieux et fastueux : le sanctuaire d'Isé, cœur spirituel de l'archipel, est reconstruit à l'identique tous les vingt ans. Pourquoi déconstruire et rebâtir ? Notre reporter s'est rendu sur place. Par **Cédric Enjalbert**



© Everett Kennedy Brown/EPA/MAXPPP

J'étais prévenu : c'est l'un des lieux les plus sacrés du Japon et il n'y a pratiquement rien à y voir. Les Japonais seraient pourtant près de 14 millions à s'être pressés cette année à Isé, au sud de Honshu, l'île principale de l'archipel, à une centaine de kilomètres de Kyoto. Pourquoi ? C'est la question que je me pose en embarquant dans l'avion, à Paris. Douze heures de vol pour y penser. Neuf heures de décalage horaire m'emportent rapidement vers le jour d'après, puis un nouveau vol intérieur suivi de quelques centaines de kilomètres en car, sur la baie de Toba, à trois lieues d'Isé. La nuit se passe et la terre tremble. Je prends le lendemain le chemin de ces pèlerins venus des quatre coins du pays, débarquant au sommet d'un mont verdoyant, couvert de pins qui s'élancent haut vers le ciel. L'air est frais. Le printemps prend seulement ses marques. L'humidité des bois laisse s'échapper des brumes que la rivière balaie. Un pont embrassé à son entrée par une large arche de bois signe l'entrée du site ; ce dernier comprend deux sanctuaires

>>>

>>> principaux, le Naiku (sanctuaire intérieur) et le Geku (sanctuaire extérieur). Ici, tous marquent un temps d'arrêt et se signent. Avant de pénétrer ces forêts luxuriantes mais aménagées, fendues de larges sentiers, j'avais une recommandation : au bâton de randonnée préfère le costume-cravate. On ne plaisante pas avec le cérémonial. Le sanctuaire est le cœur battant de la spiritualité japonaise, une Mecque nipponne en bordure du Pacifique, une Lourdes du Levant, où le rite soumet encore ses figures imposées.

Des paysages naturels ravissants, la proximité d'une baie marine qui donne les plus belles perles du Japon, l'isolement, les proches cascades... Isé offre une vision idéale du Japon traditionnel. Sa forêt sacrée abriterait une large frange des huit millions de *kami*, ces divinités de la nature qui peuplent la pensée animiste des Japonais. Une atmosphère digne des films de Hayao Miyazaki flotte sur ces forêts. Rêveur, je m'attends à voir surgir lucioles phosphorescentes, *tanuki* doués de parole, monstres volants et noirs, au détour d'un buisson. Ces *kami* sont chez eux partout au Japon : en statuette au pied des maisons, dans les jardins, sur le bord des chemins et jusque dans les larges artères tokyoïtes au pied des gratte-ciel. Ils charment et détournent les esprits malins, en veillant sur la nation. Trois d'entre eux sont vénérés à Isé : Izanagi, Izanami et Amaterasu. Ils comptent parmi les plus illustres. Izanagi et Izanami sont les dieux fondateurs du Japon. Ils donnèrent naissance à Amaterasu, déesse du soleil, gardienne des attributs de l'empereur. Elle est la figure tutélaire du pays et du sanctuaire intérieur d'Isé, ce fameux Naiku qui attire à lui les foules. Une particularité distingue le site : il est reconstruit, à l'identique, tous les vingt ans depuis quatorze siècles.

La dernière reconstruction a débuté en octobre 2013. Elle s'est achevée au printemps dernier, avec la disparition de l'ancien temple. Que voit-on aujourd'hui ? Rien, ou presque. Au terme d'une marche entre les cyprès, le long de larges sentiers dégagés, démarre un escalier. À partir de là, toute photo est interdite. Au sommet se dresse une palissade de bois clair. Derrière ce paravent, seul le faîte doré des toits émerge. Rien de plus. Le « privilégié » est invité à franchir cette barrière en compagnie d'un prêtre. Derrière elle ? Une seconde palissade. Las, la vue du bâtiment est sans cesse repoussée. De rares photos aériennes dévoilent pourtant tout : deux emplacements identiques se côtoient, séparés par une mince lisière. Sur ces terrains rectangulaires jumeaux, des bâtiments identiques sont édifiés alternativement. Une terre en friche attend vingt ans d'être recouverte, tandis que l'édifice voisin subit la corruption du temps. Le bois se ternit, la pluie ronge le chaume du toit, les ferronneries perdent leur lustre. Lorsqu'une génération a passé, le sanctuaire gâté est démonté. Le bois récupéré est éparpillé dans le pays afin

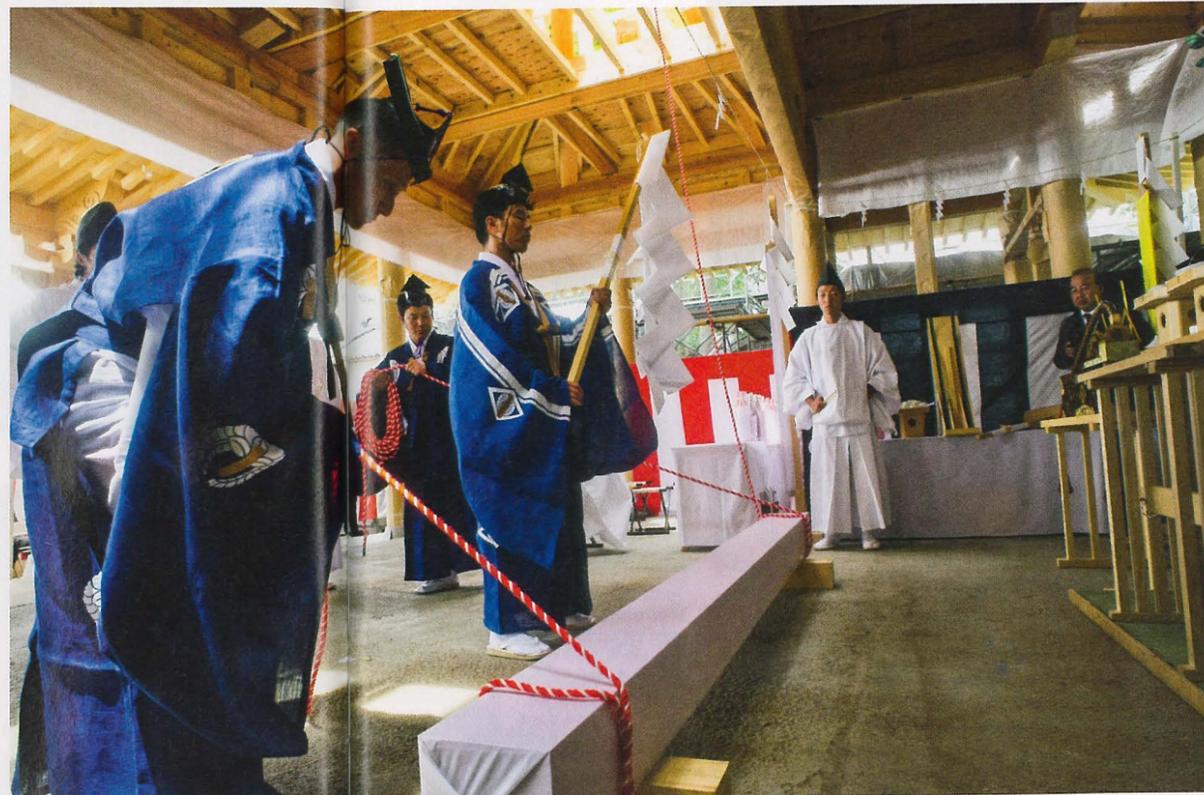
d'ériger de nouvelles arches ou de rapiécer d'autres monuments sacrés. Sur l'emplacement vierge, une structure précaire similaire, de simple bois, de chaume et de métal, sans vis ni clous, est dressée. L'ensemble, protégé par une quadruple enceinte, est donc esthétiquement rudimentaire, quasiment invisible et pratiquement inaccessible. Et pourtant...

« Il n'y a rien au Japon »

Et pourtant, la tradition se poursuit. Quelle réalité invisible pour les yeux se déploie donc ici ? Que vient-on voir là où il n'y a rien ? Imaginez un moment Notre-Dame en bois, dépouillée de ses ornements gothiques, se décomposant, difficile d'accès de surcroît... Qui se presserait pour l'admirer ? Ce n'est pas proprement qu'à Isé, il n'y a rien à voir ; c'est, au contraire, qu'on vient ici se nourrir d'un sentiment diffus et profond, d'un presque rien, me confie sur le chemin qui y mène Shigeatsu Tominaga. Il est le président de la fondation franco-japonaise à l'origine du colloque « Racines contre Racines », organisé à Isé à l'occasion de la soixante-deuxième reconstruction du sanctuaire, qui s'achève le 11 mars 2014, soit trois ans jour pour jour après le tsunami qui a ravagé le nord du pays en 2011. Un symbole plus qu'une coïncidence, tant la société japonaise est fondée sur les notions de vulnérabilité et d'impermanence.

Précisons. La pensée japonaise est habitée par un « évidemment » fondamental, un « néant positif », le *mu*, qui n'étant rien est tout. Il habite le cœur de la pensée et le centre des villes, il fonde la philosophie et la spiritualité. Roland Barthes, de son voyage au Japon en 1970, retire le célèbre essai *L'Empire des signes*. Il s'étonne dans le chapitre « Centre-ville, centre vide » de Tokyo qui « présente un paradoxe précieux : elle possède bien un centre, mais ce centre est vide ». La résidence impériale, « un lieu à la fois interdit et indifférent, demeure masquée sous la verdure, défendue par des fossés d'eau, habitée par un empereur qu'on ne voit jamais, c'est-à-dire, à la lettre, par on ne sait qui. Journallement, de leur conduite preste, énergique, expéditive comme la ligne d'un tir, les taxis évitent ce cercle, dont la crête basse, forme visible de l'invisibilité cache le "rien" sacré ». Troquez les taxis pour les piétons et Tokyo pour Isé : voici un bref aperçu du curieux sentiment de déception que suscite l'arrivée au sanctuaire. Elle se fait pourtant au prix d'un long et coûteux trajet. Depuis Tokyo, compter près de cinq heures, trois trains et quelques centaines d'euros. Le tout pour parvenir au pied d'un bâtiment invisible abritant un trésor que nul n'a jamais vu...

Dans l'équipée que j'accompagne au cœur du sanctuaire, parmi les artistes, les religieux et les philosophes venus participer au colloque, un poète. Il s'appelle Mutsuo Takahashi et figure parmi les écrivains renommés du Japon. Il fut l'interlocuteur de Yukio Mishima, auteur du *Pavillon d'or*. Il se souvient de l'une de ses entrevues avec l'écrivain en 1970, peu avant son suicide par éviscération, au nom de l'ultranationalisme dont



Bénédictio d'une poutre sacrée par des charpentiers en habit de cérémonie.

«

Là où l'Occident poursuit la vérité de l'être, le Levant nourrit une pensée du devenir

»

le fameux miroir de l'empereur, l'un des trois attributs du pouvoir impérial sur lequel veille la déesse Amaterasu. À quoi peut bien aujourd'hui ressembler ce trésor enfoui depuis des siècles dans un coffre cylindrique recouvert d'une tenture et abrité dans un bâtiment protégé par des rangs de palissades ? « Mis dans le fond noir du cylindre dans un temps immémorial, le miroir sacré, dont la face est probablement couverte de rouille à cause de la vapeur propre de ce pays, ne reflète plus rien. » Sans doute. Mais alors ?

De l'éphémère à l'éternel

Alors, ce miroir demeure précieux comme métaphore. Il est à l'image du sanctuaire d'Isé, sinon du Japon même, qui se rêve comme un reflet sans source, un « simulacre sans original ». Barthes l'évoque, toute pensée au Japon est habitée par une absence essentielle, qui n'est ni le néant ni le non-être, mais un « évidemment » fécond qui fiche l'instabilité au cœur de l'existence. Là où l'Occident poursuit la vérité de l'être, le Levant nourrit une pensée du devenir, de l'écoulement, où tout est voué à renaître. Cette conscience aiguë de l'impermanence du monde emporté dans un cycle immuable n'est pas une abstraction métaphysique. Le quotidien est habité par la vivacité de ce présent précaire. Le goût pour l'art d'arranger les fleurs, pour la cuisine – où l'agencement des mets constitue un paysage destiné à être englouti – ou pour toutes les architectures fragiles qui intègrent en elles le passage du temps en témoignent. Et le périple débuté à Isé m'en donne l'éblouissante illustration. Entre mon arrivée à la mi-mars et mon départ aux premiers jours d'avril, le pourrissement des fleurs de pruniers a précédé l'efflorescence fugace des fleurs de cerisiers, suivant une traînée de poudre qui remonte du sud de l'archipel jusqu'à Hokkaido, l'île la plus septentrionale. Les cerisiers fleurissent moins d'une dizaine de jours chaque année. L'événement est pourtant si important qu'une fête nationale lui est dédiée : durant Hanami, le saké coule à flot dans les rues et dans les parcs, jusqu'à épuisement. La fête rassemble chacun autour de grands banquets, célébrant la fragilité de cette fleur en même temps qu'elle unit la nation. Évoquant le renouveau du printemps, elle demeure toujours déjà prête à faner. Les milliers de photographes amateurs contribuent de leurs clichés à une immense archive botanique virtuelle, qui enfle chaque printemps. Quoi de plus ressemblant à une fleur de cerisier qu'une fleur de cerisier ? Question grossière d'un esprit narquois. De quoi gardent-ils donc la trace ? D'un présent immuable. La conscience japonaise a détourné la conception bouddhiste de l'existence, prise dans une ritournelle de réincarnations successives qui ne prend fin que dans le nirvana. Ici, la transmigration s'est associée au cycle des saisons, s'acclimatant aux catastrophes naturelles et à la précarité du monde. Le syncrétisme japonais a ainsi troqué la vie de souffrance pour une valorisation du

Mishima est devenu un symbole exalté. Mutsuo Takahashi rapporte à l'auteur une anecdote. Lors d'une visite au sanctuaire d'Isé, un homme s'est écrié : « Mais il n'y a rien ici ! » Et Yukio Mishima, après un instant de silence, de répliquer : « Mais oui, il n'y a rien au Japon. Il n'y a rien d'original. »

Cette nouvelle visite à Isé plonge Mutsuo Takahashi dans la rêverie. Le vieux poète imagine ce que personne n'a vu : le trésor enfermé dans le sanctuaire,

>>> présent. Tout passe; tout périt; autant en profiter! La société japonaise n'est pas corsetée; elle raffine au contraire l'usage des plaisirs comme usage du monde.

Retournons à Isé, après ce détour à l'ombre des cerisiers. Le Japon rêve donc qu'il ne change jamais, comme ce sanctuaire qui persiste en dépit des catastrophes naturelles, des séismes et des typhons. Détruit, il est reconstruit à l'identique. Mieux, la corruption est fichée au cœur de l'édifice, comme pour l'en prémunir en l'immunisant, prenant le pas sur le temps lui-même, coiffant la contingence sur le poteau. Les enveloppes successives qui empêchent l'accès au Naiku le protègent de la souillure. Ces peaux s'usent et flétrissent. Par là l'architecture s'apparente à un métabolisme dont la décomposition est prévisible. Comme le souligne le chercheur Shigemitsu Inaga, du Centre de recherche international pour les études japonaises (Kyoto): « La succession d'une forme identique par le jeu alternatif d'un démontage et d'un remontage à l'intervalle de vingt ans assure aux sanctuaires un métabolisme vivant. » En choisissant des matériaux périssables, les architectes arment eux-mêmes le compte à rebours naturel, si bien que la destruction préside en somme à la construction. Quel spectaculaire renversement de la vision conservatrice du patrimoine occidental: le Japon choisit délibérément le temporaire qui, en se renouvelant, tend vers l'éternel! À la préservation du matériau, il préfère l'immutabilité de la forme, à la pierre le bois.

Magnifique fêlure

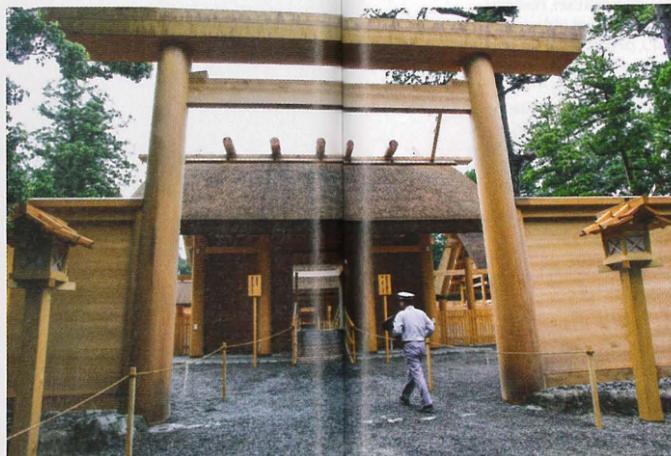
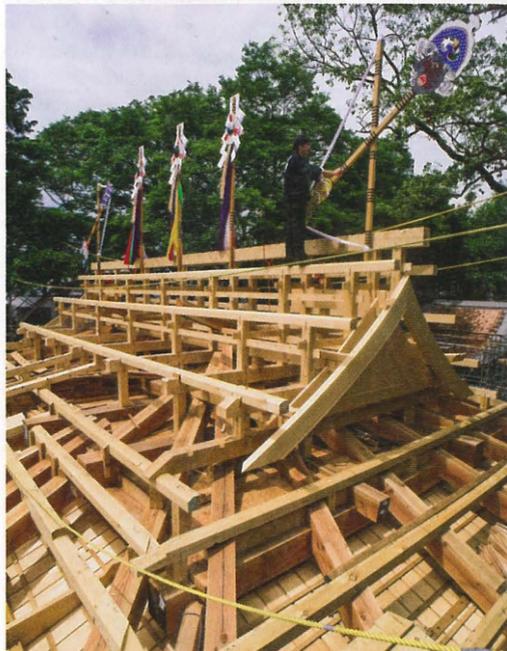
Si les bâtiments sont détruits, ce n'est pas seulement pour purifier le sanctuaire. Leur consommation par la course programmée du temps « permet » le rite, comme une ruse pour mettre en enseigne le cycle de vie. Isé n'est pas un modèle isolé. D'autres sanctuaires sont reconstruits selon leurs propres cycles à Nara, Kyoto ou Tokyo. L'architecture contemporaine elle-même s'empare de ce jeu avec le temps, l'exaltant plutôt que le défiant. Ainsi, le tissu urbain, très plastique, se modifie-t-il à l'échelle d'une génération; la forme globale de la ville change beaucoup plus vite qu'en Occident. L'architecte Arata Isozaki, dont l'atelier est une structure de béton semi-ouverte recouverte de lierre, va jusqu'à créer des ruines postmodernes. Traditionnellement, les pavillons de thé sont constitués de matériaux périssables, voire recyclés, si bien qu'à la Biennale de Venise cette année, l'artiste japonais Hiroshi Sugimoto a imaginé une *Glass Tea House*. Cette œuvre éphémère reprend les plans d'une maison de thé constituée de verre. Elle sublime la précarité de la culture japonaise, tout comme le sanctuaire d'Isé au gré de ses « travaux de délitement ».

Durant l'un des trajets de bus qui me ramène vers Toba, où je loge, je suis assis aux côtés d'un moine zen venu d'Occident participer au colloque à Isé. Je le questionne. Réponses aimables mais laconiques. Comment devient-on moine zen? En venant étudier l'architecture

“

L'immutabilité est préférée à la préservation, le bois à la pierre

”



Toiture d'un sanctuaire shinto en bois, assemblé sans vis ni clou (à gauche).

Entrée du sanctuaire extérieur (Geku) du complexe d'Isé, dont la reconstruction vicennale a coûté plus de 410 millions d'euros et s'est étendue sur près de six ans (ci-dessus).

classique japonaise à la fin des années 1960 et en choisissant finalement d'entrer dans un monastère pour sept ans... Que fait-il aujourd'hui à Isé? Dire quelques mots de sa pratique du zen, de son double esprit franco-japonais et de ses « racines ». Et que dit-il de la reconstruction du sanctuaire d'Isé, lui le moine et l'architecte? Plutôt qu'un long discours, il me soumet une anecdote. Un moine sorti du monastère reçoit de son maître, en signe de confiance, un bol en céramique de facture remarquable. La valeur symbolique de ce bol est immense. Aussi, quand par malheur la pièce tombe et se brise, le moine se rend-il chez un maître céramiste. Il lui tend l'objet. Une réparation est-elle seulement envisageable? « Revenez dans quelques jours », rétorque l'artisan. Le moine zen revient. Que découvre-t-il? En lieu et place de la fracture, là où le bol s'est fendu, un filet d'or magnifie

l'accident, donnant à la fragilité ses lettres de noblesse, marquant d'un précieux sceau le passage du temps dans la matière. De même, à Isé, la destruction magnifierait-elle le monument?

Simulacres sans fin

Dans ce pays où l'étude de la phénoménologie tient encore lieu de fil rouge dans les écoles et les facultés, où Husserl, Merleau-Ponty et Heidegger font le délice des universitaires, où l'art du paquet, la cuisine, l'arrangement des fleurs n'ont rien d'anecdotique, dans ce pays cultivant les apparences « en profondeur », qui pourrait être dit celui du « phénomène en soi », comme l'écrit Cioran à propos de la France, l'enveloppe a sa dignité propre. Elle dit autant sinon tout de l'essence de l'objet qu'elle renferme. Les trajets en train sont l'occasion de lectures suivies. *L'Empire des signes* de Roland Barthes ne quitte pas mon sac. Je parcours à nouveau ce passage: « L'enveloppe, en soi, est consacrée comme chose précieuse, quoique gratuite; le paquet est une pensée [...]. Ainsi la boîte joue au signe: comme enveloppe, écran, masque, elle vaut pour ce qu'elle cache, protège et cependant désigne: elle donne le change, si l'on veut bien prendre cette expression dans son double sens, monétaire et psychologique; mais cela même qu'elle renferme et signifie, est très longtemps remis à plus tard, comme si la fonction du paquet n'était pas de protéger dans l'espace mais de renvoyer dans le temps. » Renvoyer infiniment dans le temps, tel pourrait bien être la fonction de la reconstruction à Isé, où l'accumulation des palissades et la succession des reconstructions « voilent » l'origine et donnent le change, dans un jeu de simulacres sans fin.

Selon le géographe et philosophe Augustin Berque, le sanctuaire d'Isé est une « forme dans le temps » avant d'être une « forme dans l'espace ». Auteur notamment *Du Geste à la cité. Formes urbaines et lien social au Japon* (Gallimard, 1993), il examine l'importance du rite et du respect des formes. Si la reconstruction du sanctuaire permet la transmission des savoir-faire à l'échelle d'une génération d'artisans, elle mêle ce faisant les « corps

individuels des acteurs du rite » et un « corps collectif dont la forme du temple fait partie intégrante ». Bref, plus qu'un lieu, Isé serait un « milieu » qui met en jeu un « être collectif ». L'idée de « patrimoine vivant » ou de « bien culturel sans forme matérielle », imaginés au Japon, ont même fait leur entrée dans les classifications de l'Unesco sous le nom de « patrimoine immatériel ». « À Isé, écrit Augustin Berque, la forme spatiale n'est que l'issue éphémère d'une forme temporelle – le rite de la reconstruction qui, lui, se maintient à travers les siècles et sans lequel n'advierait pas la forme spatiale [...] le patrimoine n'est ici pas moins le sujet (les acteurs du rite) que l'objet (le temple). »

Cinq jours ont passé. Le colloque prend fin. Je quitte Toba pour Kyoto. Coup d'œil au Pavillon d'or, marche rapide sur le chemin des philosophes. Les bourgeons des cerisiers se retiennent d'exploser. Dans cette ville aux deux mille temples, Yasuhiko Sugimura enseigne la philosophie à l'université. Héritier dissident de l'École de Kyoto, spécialiste de Jacques Derrida, il est le coauteur de *Philosophie japonaise. Le néant, le monde, le corps*. Je l'ai rencontré à Lille avant mon départ, lors d'un entretien mené dans le cadre des rencontres organisées par Citéphilo, dont le Japon était le pays invité. Le philosophe me rappelait alors combien la pensée japonaise célèbre « l'ici et maintenant, l'immanence immédiate », une sorte de « phénoménisme sans phénomène ». Combien elle refuse l'abstraction métaphysique, préférant une « approche vivante et existentielle des problèmes philosophiques » qu'elle décline au quotidien. La pensée elle-même se déroule comme un « complexe spatialisé », un empire... dans un empire des signes.

Inscrire en effaçant

Maintenant, prenons de la distance et admirons un instant les sanctuaires d'Isé à hauteur d'avion. Le Naiku et le Geku s'exposent comme deux doubles pages d'un livre ouvert, reliées, l'une vierge, l'autre couverte d'une encre sympathique. Le site se présente donc comme un dispositif scénique et sémiologique: la « déconstruction » cyclique du sanctuaire opère une translation du même dans le temps et dans l'espace. Ces édifices analogues où l'original est toujours déjà une réplique ont séduit Derrida, l'ardent critique de cette métaphysique occidentale privilégiant toujours la présence sur l'absence. Se penchant sur la question de la ruine dans l'un de ses séminaires, le philosophe les évoque. Ils sont proprement ce qu'il nomme une « trace » « qui s'inscrit en s'effaçant », à laquelle il appartient « de dérober elle-même ce qui pourrait la maintenir en présence ». « Déconstruction » donc plutôt que destruction, et « trace » plutôt que ruine, à Isé. Derrida développe dans sa *Lettre à un ami japonais*: « Ce que la déconstruction n'est pas? mais tout! Qu'est-ce que la déconstruction? mais rien! » La formule n'évoque-t-elle rien? Souvenez-vous... Mishima. Sa réaction à l'évocation du sanctuaire d'Isé, mentionnée par Mutsuo Takahashi au début du voyage: « Il n'y a rien au Japon. Rien d'original. »

Shinto vs. Bouddhisme

Le shinto, la « voie des dieux », est un culte animiste. Cette religion « immémoriale » se distingue du bouddhisme « importé » de Chine et d'Inde au Japon, vers le VII^e siècle. Ces deux cultes ne sont pourtant pas contradictoires; longtemps les sanctuaires shinto ont accueilli en leur sein un petit temple bouddhiste, et inversement. Aujourd'hui, la plupart des Japonais entretiennent deux croyances. Ils seraient 101 millions de shintoïstes (environ 80 % de la population) et 85 millions de bouddhistes (67 % de la population)¹.

Mais au début de l'ère Meiji (1868-1912), le gouvernement décrète la séparation du shinto, proclamé religion d'État, d'avec le bouddhisme. Selon Bernard Faure, historien des religions et japonologue, cette séparation « a causé une sorte d'amnésie profonde dans la conscience religieuse japonaise. Pour comprendre la portée dévastatrice de cette véritable "révolution culturelle", il faudrait imaginer, dans le cas de la France, une réforme religieuse – plaçons-la sous la Troisième République pour rester dans le même cadre temporel – qui, considérant le christianisme comme religion étrangère, aurait voulu instaurer (ou "restaurer") le druidisme comme religion nationale ».

¹ Source: Bureau des statistiques du ministère japonais des Affaires intérieures et des Communications.

>>> Il y aurait donc de la déconstruction dans la culture japonaise et dans la trace un motif archaïque à laquelle la pensée postmoderne de la French Theory fait écho. Avant de quitter définitivement Toba pour Kyoto, j'ai bénéficié d'une visite exceptionnelle du Geku, côtoyant pour quelques mois le nouveau temple reconstruit. Approchant l'édifice abandonné par un sentier discret glissant entre les palissades gardées de vigiles, j'ai noté de légères variations dans la copie – au niveau des ferronneries notamment – introduisant du jeu dans la perpétuité. Pour qualifier ce déplacement spatio-temporel de la matière, qui fait « différer » le similaire et magnifie le passage du temps, l'architecte et philosophe Murielle Hladik propose le terme d'« anti-ruine », trace qui traduirait une « manière éphémère d'habiter en ce monde ». Distincte de la ruine en Occident, la « trace » au Japon défait le monument et souligne ce qui, n'étant plus, demeure. Pour exprimer ce passage du temps qui laisse des traces subtiles, quasi immatérielles, le japonais possède son terme propre : *ato*. Il désigne à la fois le pas de l'oiseau, témoignage indécis d'un passage, et la marque d'une destruction, souvenir d'un présent passé. À l'opposé de la ruine, « la trace presque immatérielle renvoie à une absence ; elle rappelle le geste ou le mouvement qui l'ont fait naître ; elle est avant tout événementielle, performative. L'absence rappelle la présence tout comme le fragment, dans la pensée occidentale rappelle le tout », poursuit Murielle Hladik, auteur de *Traces et fragments dans l'esthétique japonaise*.

Mémoire en mouvement

Lieu où l'absence renvoie à la présence, site où la translation géographique permet l'abolition du temps, le sanctuaire d'Isé est haut lieu d'autant plus haut qu'il est inaccessible, un monument d'autant plus imposant qu'il est sans monumentalité et d'autant plus important pour la mémoire qu'il est prétendument sans histoire. « À la différence du monument tel qu'on l'imagine en Occident, il est le monument aux deux endroits, rarement visible, qu'on feint de croire original, souligne l'historien d'art et japonologue François Lachaud, collaborateur scientifique de l'exposition *Hokusai* qui se tient actuellement dans les galeries nationales du Grand Palais, à Paris. Il dit beaucoup sur la relation du Japon à la localité. Car qu'est-ce qu'un site célèbre ? C'est d'abord un lieu qui a un nom, comme Isé, mais qui peut ne renvoyer à rien d'existant. L'estampe la plus connue, celle de la Vague de Hokusai, est bel et bien un site célèbre. Mais où est-il ce site au large, en mer ? Il n'est pas visible. C'est le lieu célèbre le plus paradoxal. De même à Isé, le sanctuaire est aperçu plus qu'il n'est vu. Il est le lieu d'une fiction narrant la permanence d'une culture par-delà les vicissitudes du temps. Il a pu être l'objet de quantité de récupérations politiques, puisqu'il permet de penser la permanence d'une civilisation à travers un édifice qui est tout sauf l'édifice originel. Tout repose sur une translation : l'identique s'est simplement déplacé. C'est une métaphore, dont l'influence sur la pensée occidentale relève de la mise en cause du schéma de finalité. Le sens de l'histoire, mais également sa négation s'y trouvent

démentis. » Autrement dit, les architectes de la reconstruction du sanctuaire éloignent et l'origine et la finalité pour ne conserver que la « forme extrême où subsiste une conscience commémorative », comme l'écrit l'historien Pierre Nora dans *Les Lieux de mémoire* (Gallimard, 1997), fichant ainsi en terre ces « buttes témoins d'un autre âge, des illusions d'éternité ». Ce rêve d'éternité a séduit les Occidentaux, hantés eux-mêmes par la menace du déclin ; il a pu servir les nationalistes cherchant un contre-modèle où l'immutabilité dameraient le pion à la révolution et au progrès... au risque de prendre les vessies de la tradition pour les lanternes de la modernité.

Les lumières de la modernité, je les retrouve à Tokyo la géante et son centre vide, où je termine mon périple. J'ai rendez-vous avec Naoya Hatakeyama, l'un des photographes majeurs au Japon, qu'il a représenté à la Biennale de Venise. Auteur des séries de photographies rendant compte de la remarquable précarité de la skyline de Tokyo, il interprète de son œil artiste l'impermanence fondamentale qui a été le fil rouge de mon voyage, scrutant à la façon du sismographe le devenir des formes, les traces du présent. Naoya Hatakeyama est aussi l'une des victimes du tsunami qui a ravagé l'île trois ans plus tôt, auxquelles le colloque d'Isé a su rendre hommage, en s'interrogeant sur le sens de la déconstruction et de la reconstruction.

Le 11 mars 2011 à 14 h 46, le photographe travaillait dans sa chambre noire lorsque le tsunami s'est abattu sur Rikuzentakata, où vivaient sa mère et une sœur. Confondu d'inquiétude, il a gagné au plus vite les ruines sans vestiges de sa ville natale totalement arasée. Il en retire aujourd'hui un travail photographique sur la durée et un livre saisissant intitulé *Kesengawa*, relatant les transformations de la mémoire et du paysage. De toutes les boîtes noires qui s'accumulent dans son atelier, il en extrait une de la pointe des pieds. Elle renferme une série de clichés récents de la région dévastée, figurant un horizon dégagé, sans un relief ni une architecture. Des paysages plats. De ce qui a été, il ne reste presque rien, sinon ces étendues vierges et des négatifs, classés dans les archives de l'artiste. Face à eux, seul dans sa chambre noire, il avoue marcher à reculons. « Le futur qui approche dans mon dos, dit l'artiste, je tente de le sentir en concentrant mon esprit sur ma colonne vertébrale, mais sans pouvoir détacher mes yeux du paysage passé qui s'éloigne et rapetisse peu à peu », cherchant à témoigner malgré tout de ce qui apparaît en disparaissant, dans cet entre-deux où il n'y a rien. Je le quitte, tentant de retrouver mon chemin entre des rues sans nom, repensant dans mes circonvolutions à ce « rien » et à l'enseignement retiré à cet autre bout du monde : le passé est bel et bien « une terre étrangère ». Je traverse la ville d'un trait de métro ; je retrouve un ami dans un parc. La nuit est éclairée de lampions rouges suspendus aux arbres. Des cerisiers. Ils sont en fleurs, mais déjà tout prêts à faner. /

Reportage mené en marge du colloque organisé à Isé du 11 au 14 mars 2014 par la fondation franco-japonaise Sasakawa.

À lire

L'Empire des signes
Roland Barthes (Skira, 1970 ; Seuil/Points Essais, 2007)

Lettre à un ami japonais
Jacques Derrida (1985), repris dans *Psyché. Invention de l'autre II* (Gallilée, 2003)

Bouddhismes, philosophies et religions
Bernard Faure (Flammarion, 1998, Champs, 2000)

Traces et fragments dans l'esthétique japonaise
Murielle Hladik (Mardaga, 2008)

Kesengawa
Naoya Hatakeyama (Light Motiv, 2013)

Poétique de la Terre. Histoire naturelle et histoire humaine, essai de mésologie
Augustin Berque (Belin, 2014)

Vocabulaire de la spatialité japonaise
Philippe Bonnin, Nishida Masatsugu et Shigemitsu Inaga (dir.), préface d'Augustin Berque (CNRS Éd., 2014)

Philosophie japonaise. Le néant, le monde, le corps
Michel Dalissier, Nagai Shin et Sugimura Yasuhiko (Vrin, 2014)



À voir

Hokusai
Exposition jusqu'au 18 janvier 2015

Galeries nationales du Grand Palais ; 3, avenue du Général Eisenhower, 75008 Paris

MENSUEL N°84
Novembre 2014

philosophie

philosophie

MAGAZINE

JAPON

*Voyage à Isé,
sanctuaire éphémère*

DIALOGUE

**Les Grecs,
la mémoire et l'amour**

Paul Veyne
et Dominique Blanc

ENTRETIEN

**SVETLANA
ALEXIEVITCH**

*« J'écris l'histoire
des âmes »*

Qu'est-ce que
faire
son deuil?

Aristote
et le courage
dans l'*Éthique à Eudème*



Aristote Par **Alexandre Jollien**
et **Pierre Pellegrin**
et le courage

M 09521 - 84 - F - 5,50 € - RD

